Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

25 | 2017

Gottfried Semper, habiter la couleur

Dominique Casajus, *L'Alphabet touareg*

Paris, CNRS Éditions, coll. « Le passé recomposé », 2015

Jean-Jacques Glassner

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3346>

DOI : [10.4000/gradhiva.3346](https://doi.org/10.4000/gradhiva.3346)

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 31 mai 2017

Pagination : 262-263

ISBN : 978-2-35744-095-1

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Jean-Jacques Glassner, « Dominique Casajus, *L'Alphabet touareg* », *Gradhiva* [En ligne], 25 | 2017, mis en ligne le 31 mai 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3346> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.3346>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© musée du quai Branly

Dominique Casajus, *L'Alphabet touareg*

Paris, CNRS Éditions, coll. « Le passé recomposé », 2015

Jean-Jacques Glassner

RÉFÉRENCE

Dominique Casajus, *L'Alphabet touareg*. Paris, CNRS Éditions, coll. « Le passé recomposé », 2015, 256 p.

- 1 L'écriture n'est pas une découverte récente sur le continent africain – qu'il suffise de rappeler l'exemple de l'Égypte avec ses hiéroglyphes, ses écritures hiératique et démotique, sans parler du copte ou du méroïtique. Dominique Casajus consacre son ouvrage à l'une de ces écritures africaines, « l'alphabet touareg » contemporain. Celui-ci serait le descendant d'une antique écriture libyque, qui aurait été inventée entre le XI^e (date des premières installations phéniciennes en Méditerranée occidentale, une date vraisemblablement trop précoc) et le IV^e siècle avant notre ère. Plusieurs alphabets y trouvent leur origine, qui essaient dans le Maghreb, de la Libye à la Mauritanie et jusqu'aux îles Canaries. Dès le II^e siècle, deux lignées se distinguent nettement, l'une documentée par les alphabets attestés à Dougga et dans l'aire massyle, l'autre en Kabylie et au Maroc. Celui de Dougga aurait encore été en usage au début du VI^e siècle de notre ère.
- 2 Dominique Casajus milite pour un emprunt à l'écriture punique ou phénicienne. À défaut d'une ressemblance des graphèmes, il postule que c'est davantage l'idée d'écriture qui serait venue de Carthage ; quant aux quelques similitudes observées entre de rares signes, si elles sont vérifiées (voir notamment l'annexe III de l'ouvrage), elles pourraient faire remonter l'emprunt au VIII^e siècle. L'auteur écarte une éventuelle influence de l'alphabet grec ; celle-ci serait intervenue soit à un moment où cet alphabet était encore proche de l'écriture phénicienne, soit par l'intermédiaire des Carthaginois. Nonobstant, il développe la thèse de l'emprunt phénicien avec prudence, érudition, mais conviction. Quoi qu'il en soit, l'écriture libyque se révèle être une création originale, à distance de son modèle.
- 3 L'écriture libyque ayant en commun avec le sudarabique l'aspect géométrique des caractères, certains chercheurs proposent d'en chercher l'origine ou l'inspiration dans les alphabets thamoudéens, qui remontent au moins au VI^e siècle. Mais il se pose dans ce cas la question insoluble de la transmission dans le temps et l'espace. Certes, les poètes touareg puisent abondamment dans la poésie antéislamique, mais celle-ci leur est connue grâce à des anthologies dont les plus anciennes remontent aux premiers temps de l'islam.
- 4 Les alphabets touareg contemporains (les caractères portent le nom de *tifinagh*), documentés avec certitude depuis le début du XIX^e siècle, dériveraient donc de l'une des deux branches de l'écriture libyque. On en connaît actuellement cinq variantes, recueillies dans le massif du Hoggar, l'oasis de Ghât, le massif de l'Aïr, la plaine de l'Azawagh et le massif de l'Adrar. Les variations tiennent principalement au fait que certains distinguent les emphatiques, alors que d'autres non.
- 5 Ils sont purement consonantiques, car ils savent isoler les consonnes, notamment lorsque le contexte phonique permet de les percevoir indépendamment de la syllabe dont elles font partie.
- 6 Dominique Casajus s'éloigne avec raison de la thèse d'Ignace J. Gelb¹, pour lequel les systèmes consonantiques n'étaient pas des alphabets, et suit Vermondo Brugnatelli², pour lequel la frontière est floue entre syllabaire et alphabet consonantique ; ce sont des pôles sur une échelle de gradation sur laquelle les systèmes d'écriture réels viennent se distribuer.
- 7 Mais la principale question posée tout au long de l'ouvrage – et qui demeure sans réponse satisfaisante – est celle du passage des alphabets antiques de l'Afrique septentrionale aux alphabets touareg d'aujourd'hui. Faute de sources jalonnant la

période, la réponse ne peut être que partielle. Aujourd'hui, cette écriture coexiste avec les alphabets latin et arabe. Paradoxalement, alors qu'elle leur a été transmise par une tradition qui remonte à plus d'un millénaire, les Touareg n'en font qu'un usage parcimonieux. Elle n'est utilisée que pour la notation de textes très courts, de petites missives, la correspondance privée ; elle peut être tracée de manière éphémère dans le sable, le vent ou l'eau se chargeant de l'effacer. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que l'auteur affronte courageusement, avec modestie, finesse et intelligence, sachant qu'il n'a pas de réponse satisfaisante à apporter.

- 8 Ce livre se veut aussi une contribution à l'histoire de l'écriture. Lorsqu'on parle d'elle dans sa généralité, on pense premièrement à un outil qui rend la parole pérenne. Mais l'écriture touareg est justement éphémère ! Elle a une autre particularité : alors que dans tous les cas, un lecteur est censé déchiffrer ce qu'il voit, le lecteur de *tifinagh* lit ce qu'il entend (p. 136, 142). Voilà qui nous renvoie à la Mésopotamie, où il exista deux façons de se comporter vis-à-vis de l'écriture : la première, d'un usage rare, consistait à lire en silence, l'œil glissant hâtivement sur les signes pour en capter le sens (exprimée par le verbe *amâru*, « voir »), la seconde, très habituelle, consistait à déchiffrer les graphèmes, l'exercice consistant à les prononcer à haute voix (verbe *shasû*, « parler à haute voix »), l'œil s'arrêtant sur les signes pour les inspecter.
- 9 Pour mémoire, s'agissant de Sumer et de l'Égypte : les Sumériens et les Égyptiens inventèrent deux écritures mixtes qui notaient des logogrammes (le terme idéogramme est à prohiber, parce qu'impropre et chaque auteur l'employant différemment ; les graphèmes notaient des mots et non des idées) et des phonogrammes (des syllabes). Le plus ancien alphabet sémitique, découvert dans le Sinaï, n'y fut pas inventé par des bagnards creusant des mines de turquoise mais par des lettrés au contact de l'Égypte, très vraisemblablement à Byblos. Ce même alphabet est à présent documenté par des graffitis découverts en Égypte et datant du XIX^e siècle.
- 10 L'ouvrage de Dominique Casajus est une œuvre de référence, à la fois pour la connaissance des alphabets touareg et pour la question théorique des sources et des mécanismes de l'écriture.

NOTES

1. Voir *Pour une théorie de l'écriture*. Paris, Flammarion, 1973.

2. Voir « Tra sillabe e alfabeti. I "meccanismi" della scrittura », in Federica Cordano et Giovanna Bagnasco (éd.), *Scritture mediterranee tra il IX e il VII secolo a.C.* Milan, 1999 : 17-26.

AUTEURS

JEAN-JACQUES GLASSNER

jglassner@wanadoo.fr